

Entre psychanalyse et biologie, le caractère, une vieille idée sans cesse recyclée

Comme nous avons fait avec une étude sur la mémoire (Boulangier, 2015), nous avons choisi ce thème du caractère pour mettre en perspective certains aspects de la théorie psychanalytique avec les données contemporaines d'autres disciplines scientifiques. C'est notre axe de recherche : revisiter les concepts de la métapsychologie freudienne à la lumière des données actuelles des sciences. Même si la notion de caractère n'est pas en soi un concept psychanalytique, la pensée de Freud et, surtout, celle d'auteurs post-freudiens, nous le verrons, lui accorde un intérêt constant, voire croissant chez ceux qui, ayant goût de suivre l'évolution des sciences expérimentales, apprécient cet étrange objet intellectuel apparu dans l'Antiquité, précisé avec les Lumières : le caractère d'un homme.

Ce fut un étrange patient que celui-ci : il frappait à la porte du bureau avant chaque séance. Initialement, s'agissant des premières fois comme cela arrive, ce comportement particulier semblait une façon de repérer les lieux, de se familiariser avec le cadre, la solitude de la salle d'attente. Ayant cogné l'huis, dédaignant les sièges, l'homme se tenait debout, en attente de la rencontre. Ce comportement, devenu stéréotypé, ne s'est pas modifié pendant les trois ans que dura de cette cure de psychothérapie analytique en face à face. Il devint un code silencieux : nous n'en avons jamais parlé. S'agissant d'un comportement, non d'une verbalisation, l'évocation explicite se doit d'être prudente, de ne pas être à l'initiative de l'analyste. La motricité prenait en charge un trait de caractère. La mémoire procédurale, implicite, gérait seule ce programme. Le patient ne l'a jamais évoqué, travail du négatif : ce qui était perçu comme une saillance d'un côté était lisse de l'autre. Il s'agissait d'une formation réactionnelle, automatisée de surcroît, non d'un symptôme. Restait, néanmoins, à en comprendre le sens, à défaut de l'explicitier : de quelle trace s'agissait-il ? La seule base de données disponible, comme souvent dans ce cas, sont les affects du contre-transfert. Ce *"toc-toc"* à la porte cinq minutes avant l'heure déclencha en écho agacement, puis amusement, enfin souffrance une fois installé dans la banalité répétitive, fixée, décalée. Ce comportement, qui manifestait une incapacité à être seul, même en présence de l'objet (juste de l'autre côté de la porte), était une empreinte marquée au fer rouge laissée par les conditions de l'enfance, de la sexualité infantile.

Avec cette notion de caractère, un constat s'impose : nous ne sommes pas tous égaux devant la pulsion. *"Certains sont plus égaux que d'autres"* disait Georges Orwell (Orwell, 1945) parlant, comme Ésope et La fontaine, des animaux pour évoquer la condition humaine. L'hérédité génétique nous lègue un tempérament, un capital pulsionnel, inégal d'un individu à l'autre. Le tonus, état de tension de muscles posturaux au repos, manifesté par leur résistance à l'étirement, parle des tempéraments qu'Hippocrate classait en sanguin, nerveux, bileux, flegmatique. Le sens des mots a changé, mais ceux-ci sont restés dans le langage. Michel de M'Uzan (M'Uzan de, 2004) évoque un déficit du *"tonus identitaire de base"*, à propos des troubles identitaires. Pierre Marty (Marty, 1968) parle d'un *"abaissement du tonus libidinal"* pour évoquer la dépression essentielle, c'est-à-dire un état de désinvestissement de la vie intérieure sans contrepartie économique positive. Tel bébé nerveux bouge, pleure, réagit vivement aux stimuli extérieurs, ou intérieurs, là où tel autre est peu réactif. Le tempérament serait inné. Progressivement, suivant un programme phylogénétique de développement somatique et mental, les réseaux synaptiques se développent, le soi (self) s'individualise et s'organise en moi. Cette période pré-langagière est celle de la formation du caractère, à partir de ce tonus de base et des premières interactions. La plasticité cérébrale de l'enfant absorbe goulûment les premières données de l'inconscient parental, réalisant un formatage initial des mémoires. On observe chez le jeune enfant une façon propre de réagir, en s'y opposant, à la façon dont sont présentés les premiers impératifs sociaux (régulations sphinctériennes, répression de la sexualité infantile), lui permettant de tester ainsi l'apprentissage de son individualité et de ses capacités intersubjectives. Si le tempérament, constituant biologique de l'inconscient primaire amential, ainsi nommé par Christophe Dejours (Dejours, 1986) pour le

distinguer de l'inconscient sexuel, influe sur la formation du caractère, inaugurant le préconscient, l'environnement parental (identifications primaires) va ensuite avoir une influence prépondérante. Le caractère serait, déjà, un mélange d'inné et d'acquis, sorte de premier état des lieux de la maison et des voisins, une niche écologique, un sanctuaire narcissique. Il inaugurerait la montée en puissance de la part de l'environnement au décours du neuro-développement, de la "*subversion libidinale*" pour évoquer à nouveau Christophe Dejours, et ceci par l'amorçage d'un procédé propre à l'humain : le refoulement, concept qui reste une pomme de discorde entre neuropsychologues et psychanalystes. Enfin, dès le déclin de l'œdipe, la personnalité se forme à son tour en un système complexe aux multiples applications, cognitives et affectives, mouvement évolutif jusqu'à la fin de l'adolescence. Une fois mis en orbite par ce lancement en trois étages, les révolutions du mobile individuel se suivent et se ressemblent, explorent des trajectoires originales, progressant du même à l'identique. Dès lors, ces trois éléments constitutifs du fonctionnement mental, tempérament, caractère, personnalité, hiérarchisés dans le sens évolutif vers plus de mentalisation, vont déterminer l'être au monde de la personne.

L'origine du mot vient du verbe grec *χαρασσειν*, qui signifie aiguïser, inciser et, au figuré, exciter, d'où vient le substantif *χαραχτηρ*, empreinte au sens d'élément de reconnaissance, signe de propriété. Ainsi nommait-on la marque fixée au fer rouge sur les animaux pour en désigner le propriétaire. La langue grecque provient de l'indoeuropéenne et l'on peut imaginer, changeant le *χ* grec pour le *κ*, remonter à la racine composée *καρα-χτησ*. *Καρα* signifie la tête, au sens de l'individu, comme dans tête de bétail, avec l'idée d'un lien de subordination. Et *χτησ* signifie hier, indiquant une référence au passé, à la diachronie. Plus en amont encore, la racine *καρ* donnera le latin *car* (char), le celtique *kern* (tas de pierres qui délimite une propriété), l'anglais *kernel* (noyau), le français carrière ... Le sens figuré de subordination se développa au Moyen-Âge pour évoquer une manière d'être en possession, au sens magique du terme. C'est lors de l'invention de l'imprimerie en Occident (1454), invention coréenne qui gagna la Chine puis l'Europe, qu'apparut la notion de trace pérenne laissée par contact passé sur un support. Cette notion connaîtra dès lors une large extension vers l'abstraction dans divers domaines. Au sens d'élément discriminant, "*caractéristique*", elle est utilisée dans un grand nombre de classifications, religieuses, morales, scientifiques, artistiques. L'utilisation du mot caractère en psychologie émerge au XVIIe siècle avec la littérature moraliste : il s'agit de repérer chez un individu une sorte de trait distinctif supposé inamovible en lien avec son origine. Chez Bossuet (1686), le mot désigne une manière d'être morale. Voltaire (1765) met l'accent sur une énergie venue du corps, et assimile le caractère, une sorte de "*prêt à réagir*" à l'instinct, s'opposant, de ce fait, au devenir conscient :

"Peut-on changer de caractère ? Oui, si l'on change de corps (...) Tant que ses nerfs, son sang, sa moelle allongée seront dans le même état, son naturel ne changera pas plus que l'instinct d'un loup et d'une fouine"

Montaigne, La Bruyère, Pascal, La Rochefoucauld : les moralistes français décrivent les profondeurs de l'âme humaine et la nécessaire modulation pulsionnelle. Ils peuvent être vus, en ce sens, comme des précurseurs de la psychologie des profondeurs et de la sociologie. Ainsi Montaigne, s'inscrivant dans la lignée de Plutarque et Sénèque, commence à écrire les *Essais* en 1572, souhaitant "*parler indifféremment de tout ce qui se présente à sa fantaisie*". D'inspiration stoïcienne, les *Essais* ambitionnent de mettre en scène une confrontation entre ce que l'auteur a lu des humanistes et son expérience intime de la vie. Tolérant, opposé à tous les fanatismes, insistant sur "*la contingence de ses humeurs et opinions*", il donne, comme Freud avec son auto-analyse, à ce qu'il dévoile de son caractère secret, une dimension universelle. Pascal, au contraire, dans ses *Pensées* (1670), cible sur un propos exclusif : l'apologie de la religion. La Rochefoucauld, grand seigneur, est, avec ses *Maximes* (1664), moins prétentieux et se limite à une observation désabusée des caractères qui inspire son bon sens. Son style poli masque une observation fine de ceux-ci et, surtout, laisse entendre les racines inconscientes et leur fixité. La Bruyère écrit *Les Caractères, ou les Mœurs de ce siècle* de 1688 à 1696 et insiste sur cette idée de fixité. Il s'inspire de la tradition anglaise (*Characters of Vertues and Vices* de Joseph Hall publiés en 1608), elle-même

reprenant celle de Théophraste, et préfigure la caractérologie dans une visée plus anthropologique. C'est précisément en ce sens que ces auteurs dits "*moralistes*", qui ne sont jamais moralisateurs, jamais prescriptifs, nous intéressent : ils insistent sur ce qui échappe à la conscience, anticipant le constat freudien : "*Le moi n'est pas maître en sa demeure*".

Au XIXe siècle, avec le début de la psychologie comportementale, l'adjectif *caractériel* apparaît. Le substantif est créé en médecine au milieu du XXe siècle pour désigner un enfant agité, opposant, coléreux, instable, maintenant dûment répertorié dans le DSM américain. Le lien avec la vive réactivité (hyperactivité) et la voie de décharge comportementale (trouble des conduites) se précise. Le verbe *caractériser* vient au même moment pour évoquer un signe distinctif, d'abord en graphisme, puis en grammaire. Le mot fera fortune en mathématiques avec la théorie des groupes d'Évariste Galois (1830), de là en statistiques (explorer telle propriété dans une population définie) et en informatique (en anglais, *byte*, suite de huit bits, se dit "*char*", abréviation de "*character*", qui désigne tout symbole (chiffre, lettre, ponctuation, etc) pouvant être traité par la machine. Le mot, enfin, est très utilisé en génétique, nous le verrons, une science qui doit beaucoup à l'observation des pratiques d'élevage datant du néolithique, qui mit longtemps à dégager son autonomie grâce à la découverte du support biologique de l'hérédité. La sélection génétique est basée sur des caractères végétaux et animaux qui intéressent les humains (croissance, prolificité, production laitière, adaptation au milieu, ...). Elle est plus ou moins longue à réaliser, en fonction du nombre de gènes dont dépend le caractère recherché. La pratique des modifications génétiques sur les organismes (OGM) accélère ce mouvement, surtout depuis la découverte en 2012 par les biologistes Feng Zhang, Jennifer Doudna et Emmanuelle Charpentier du Cas9 (*CRISPR associated protein 9*), une enzyme endonucléase qui est un véritable ciseau moléculaire, permettant de couper et recomposer les brins d'ADN pour faire s'exprimer tel ou tel caractère.

En biologie, la classification des êtres vivants selon leurs caractères est une science ancienne (Morange, 2016). Aristote (384-322) s'est intéressé tôt au comportement des animaux et en déduisait celui des humains, selon des caractéristiques analogiques. Gallien (129-201) suggère que les caractéristiques mâles et femelles ont une origine embryologique commune. La clinique, repérage des caractères physiques des maladies, est née à Bagdad où le premier hôpital fut créé au VIIIe siècle. Une première classification des maladies héréditaires apparaît dans le *Canon* d'Avicenne (1448). La Renaissance, époque des dissections et des premiers pas de la méthode expérimentale, sera un temps de classifications de toutes sortes. L'alchimiste Paracelse (1493-1541) s'intéresse aux effets de la pensée sur le corps et évoque déjà le rôle de l'inconscient dans la genèse de certaines maladies. Mais l'âge d'or des classifications en biologie est le XVIIe siècle. L'exploration méthodique du vivant permet la découverte de la circulation sanguine en 1628 par Harvey, la valeur des mesures quantitatives (le thermomètre inventé par le slovène Santorio, la pression artérielle par Stephen Hales, le microscope par Leeuwenhoek). Les modèles mécanistes, matérialistes, prennent de l'importance et suscitent, par réaction, le courant vitaliste du XVIIIe siècle. La botanique voit émerger les classifications rivales de Linné et Buffon. La dispute est importante. Linné, avec son *Système de la nature*, est fixiste et promeut une classification naturelle selon les caractéristiques des organes de reproduction des plantes. Pour Buffon, évolutionniste avant l'heure, avec son *Histoire naturelle*, il n'existe pas de classification naturelle ; les classifications sont arbitraires, anthropomorphes. Il faut les opérer par simple analogie d'observation, recensement évolutif qu'on dirait maintenant phénoménologique ou athéorique. Le XIXe siècle verra l'avènement des classifications embryologiques, cellulaires, physiologiques, microbiologiques. Puis viendront Lamarck et Darwin, et l'incessant débat sur l'hérédité des caractères acquis. En 1836, Le Gall invente la phrénologie, une discipline médicale qui étudiait la forme du crâne et prétendait pouvoir en déduire le caractère de la personne, voire ses capacités intellectuelles. C'était trente ans avant que Broca n'invente le localisationnisme, l'asymétrie des hémisphères cérébraux, et ce qui deviendra la chirurgie moderne du cerveau, puis la neuropsychologie. On peut aussi évoquer le biologiste Haeckel et sa loi biogénétique (1866, "*L'ontogenèse récapitule la phylogénèse*") et ainsi introduire le rapport que Freud entretint avec la biologie. Freud accepta dans un premier temps cette théorie de la récapitulation, la reliant au concept de bisexualité psychique en référence à l'indifférenciation sexuelle initiale de l'embryon. Il

prit ensuite ses distance avec certains rapprochements faits par des analystes (*Thalassa* de Ferenczi, *Le Traumatisme de la naissance* de Rank, Marie Bonaparte (Bonaparte, 1931). C'était l'époque préstructuraliste où la psychanalyse tenait à garder le contact avec les sciences expérimentales. Freud, s'il exprima sa reconnaissance envers Ernst Wilhelm von Brücke, n'évoqua jamais un autre biologiste allemand qui fut son contemporain : August Weismann (1834-1914). Ce dernier, en proposant sa théorie distinguant le soma et le germen, mit à mal celle de l'hérédité des caractères acquis, qui reprend quelque vigueur actuellement avec le concept d'épigénétique, et apporta les premières bases biologiques à la théorie darwinienne de l'évolution. Il faut dire que les idées de Weismann mirent longtemps à s'imposer dans le monde scientifique. Dans un autre domaine, 1821 est l'année de la découverte de la cénesthésie par Johann Christian Reil et celle de l'invention du "*corps propre*", ancêtre du schéma corporel, par Maine de Biran. Moritz Schiff (1874) affirme :

"La cénesthésie est l'ensemble de toutes les sensations qui, à un moment donné, sont perçues par la conscience et qui en constitue le contenu à ce moment-là".

Les Lumières ont objectivé un lien nouveau entre soma et psyché en donnant consistance aux sensations et à leurs messages corporels qui, nous l'avons dit avec le tonus, sont un constituant du caractère. Georges Vigarello (2014) en fait le passage qui a permis "*l'invention du psychique*" qui trouve ses racines premières dans l'affirmation de cet ancrage corporel, biochimique, le soi. Antonio Damasio (2003) fait de cet "*encartage des états du corps*" qui accompagne l'opération mnésique une sorte de catégorisation par l'affect des traces mnésiques. Freud ne dit pas autre chose avec la notion de principe de plaisir/déplaisir intervenant dans la catégorisation des traces mnésiques, acceptable pour les neurosciences, mais aussi celle du refoulement, plus difficilement admise. L'intelligence souterraine du corps, intuitive, connaît plus vite que l'esprit rationnel, ce que nous rappelle Nietzsche en 1883 :

"Cette petite raison que tu appelles ton esprit, Ô mon frère, n'est qu'un instrument de ton corps, et un bien petit instrument, un jouet de ta grande raison".

Le corps de l'hystérique parle des impressions passées comme l'observa dès 1872 Désiré Magloire Bourneville :

"Dans leur délire les hystériques ont des réminiscences des événements anciens de leur existence, des douleurs physiques aussi bien que des émotions morale qu'elles ont éprouvées et plus particulièrement peut-être des événements qui ont été la cause occasionnelle de leur attaque ... quant au souvenir des faits d'ordre moral rien n'est plus incontestable"

Pour Vigarello, l'exaltation narcissique contemporaine du sentiment de soi, pur produit du caractère, vient en consolation du "*triomphe du faire*". Enfin, en 1905, le neurologue anglais Jackson propose un modèle hiérarchisé des fonctions cérébrale dont s'inspirera Pierre Marty (1976) et qui deviendra, dans un sens évolutif, une hiérarchisation des fonctions mentales et, dans un sens contre-évolutif, une désorganisation qui voit s'exprimer de façon régressive des niveaux hiérarchiques inférieurs auparavant silencieux.

Actuellement, en biologie, les paradigmes dominants sont la théorie de l'information d'une part, depuis les années 1960 et l'entrée des ordinateurs dans les laboratoires, le neurocognitivism d'autre part (plasticité neuronale, multiples réseaux interconnectés), similaire à ce que représentait la thermodynamique, l'énergie, au XIXe siècle. Une autre notion moderne en biologie nous intéresse ici, celle de la part de hasard dans l'expression des gènes, donc des comportements. Ce rôle de la "*stochasticité*", du hasard, du "*bruit moléculaire*", à l'origine d'une nouvelle approche des cancers, reste pour l'heure assez énigmatique. Une nouvelle discipline émerge, enfin, en biologie, *l'évo-dévo*, sorte d'interface entre évolution et développement. Ici, tous les gènes ne sont pas comparables et les modifications des gènes de développement guident le développement évolutif. C'est la nature des mutations, non leur empilement historique, qui oriente la mise en forme de l'arbre évolutif. De sorte que ce qui caractérise maintenant le vivant est son extrême complexité telle l'exprime la vision systémique de Ludwig von Bertalanffy (1901-1972), thème approfondi par les travaux d'Edgar Morin (1973) pour qui lorsque deux spécialités ne parviennent plus à dialoguer alors qu'elles se trouvent en nécessité culturelle de le faire, il faut que parmi leurs

rangs, des spécialistes se déspecialisent. En fin du tome 2 de *La méthode, Le paradigme perdu*, Edgar Morin formule ainsi le "grand paradigme du vivant" :

« Dire paradigme, c'est dire que toute vie, le tout de la vie, depuis la reproduction jusqu'à l'existence des individus-sujets, toute la vie, depuis la dimension cellulaire jusqu'à la dimension anthropo-sociale, relève de l'auto-(géo-phéno-égo)-éco-re-organisation (computationnelle-informationnelle-communicationnelle) » (M.2., p. 263-351).

Une telle définition, appliquée à l'individu humain, oblige tout intervenant professionnel travaillant auprès de la personne à prendre en compte la dimension génétique, somatique, historique, affective, cognitive. Ce modèle multicouche peut façonner une autre définition du caractère.

Il est intéressant de visiter également d'autres disciplines issues de la biologie à propos du concept de caractère. En entomologie, depuis l'ouvrage de référence de Willi Hennig (1913-1976), *Phylogenetic systematics*, la cladistique organise une classification sur la base des caractères hérités d'une ascendance commune (ancêtre commun), non à partir d'un habitat commun. Hennig reprit en 1966 le mot de *clade* (qui signifie *branche* en grec) initialement proposé par Haeckel cent ans plus tôt. Cette nouvelle méthode de classification des caractères du vivant exprime la phylogénie, les relations de parenté, et non l'apparence ou l'habitat. En zoologie, s'inspirant de la botanique, Linné, au fur et à mesure des rééditions du *Systema Naturae* (1735), embrasse le monde animal avec une classification positiviste. Il décrit l'ensemble des caractères de chaque animal et organise une classification nouvelle où il y a autant de paragraphes séparés que de caractères distincts. Bien que posant sur le vivant un regard positiviste, Linné, nous l'avons vu, la fonde sur le choix de repères artificiels. De pensée pascalienne, il organise une classification supposée rejoindre celle du Créateur. Elle a l'avantage de spécifier, mais aussi de mettre en lien et de hiérarchiser. Les caractères n'y ont pas tous les mêmes valeurs ; certains sont importants ou "*dominateurs*", d'autres sont subordonnés. En zoologie et en botanique, Linné inaugure de nombreux concepts devenus si communs qu'on ne les rattache pas nécessairement à son œuvre : flore, faune, mammifère, primate. Il osera, à la fin de ses travaux, faire de l'homme un primate. En génétique, le mot caractère est essentiel. Le terme *génétique* est né en 1905 en Angleterre quand William Bateson (1861-1926) invente le mot, de même que celui d'allèle. À Paris, dès 1900, les expériences sur les pois de Hugo de Vries avaient permis de redécouvrir les lois mises en évidence par Mendel (1856). Le zoologiste Lucien Cuénot (1866-1926) montre que les lois de Mendel s'appliquent aux animaux. En 1909, le danois Wilhelm Johannsen (1857-1927) introduit le terme de gène et distingue génotype et phénotype, c'est-à-dire les caractéristiques des gènes et celles de l'organisme. L'embryologie était alors une science forte et les observations sur le développement de l'œuf et sur les chromosomes (étymologiquement "*corps colorés*") étaient courantes, mais rien ne permettait à l'époque d'associer les gènes et les chromosomes. Les supports de l'hérédité restaient une énigme. Thomas Morgan, par ses expériences à l'université Columbia de New-York sur la mouche drosophile qui visaient à confirmer la théorie de la récapitulation de Haeckel, en vint en fait à proposer une conception matérielle du gène. Convaincu par De Vries que l'évolution est due à des mutations d'une part, connaissant la théorie chromosomique du sexe de Wilson (1905) d'autre part, il propose de considérer que le chromosome est le support matériel des gènes. La première carte génétique est dessinée par Sturtevant en 1913. Dès lors, la génétique devient une science autonome en expansion constante, déclenchant une forte rivalité scientifique dans la recherche des origines. Boris Ephrussi et Georges Beadle montrent le contrôle génétique de la production des enzymes. Mais, là encore, c'est l'essor de la biologie moléculaire et des progrès techniques (microscopie électronique, électrophorèse, spectroscopie UV, chromatographie), dans les années 40-50 qui permettront de comprendre la structure des protéines, spatialement définie. L'application de la théorie quantique à la liaison chimique par Linus Pauling en 1939 rend utilisables par les biochimistes les résultats de la chimie théorique, notamment pour comprendre les liaisons faibles (catalyse enzymatique). La

question de la nature chimique des gènes devenait abordable. En 1944, Oswald Avery, de l'Institut Rockefeller de New York, propose que le constituant des gènes soit l'ADN, acide en abondance dans le noyau cellulaire. En 1952, Martha Chase et Alfred Hershey, par leurs expériences sur le bactériophage, confirment le rôle génétique de l'ADN. En 1953, Francis Crick et James Watson, exploitant les images de diffraction aux rayons X obtenues par Maurice Wilkins, proposent un modèle structural de l'ADN : une double hélice de pas et de diamètre constant qui porte une série limitée de bases. Il fallut trente années supplémentaires pour que d'autres techniques confirment que l'ADN avait bien cette structure à l'intérieur des cellules. Il fallut par ailleurs qu'advienne la théorie de l'information de Claude Shannon (1948) et l'arrivée des ordinateurs dans les laboratoires pour décrypter cette structure répétitive. Autre exemple d'application mathématique au vivant, Alan Turing (1912-1954), père de la programmation informatique, proposa à cette époque un modèle biomathématique de la morphogenèse. Le physicien Georges Gamow proposa que cette succession des bases, était un code stéréochimique qui réglait chaque étape du métabolisme : différents acides aminés peuvent s'incruster dans les cavités de l'ADN. Vinrent ensuite les découvertes de l'importance du ribosome (Georges Palade), de l'ARN (François Jacob et Jacques Monod), messenger et de transfert. Le code génétique est entièrement décrypté en 1965. En 1942, Delbrück et Luria montre que la résistance de bactéries aux virus bactériophages provient de la sélection des mutations spontanées : cette expérience scelle une alliance privilégiée entre biologie moléculaire et théorie synthétique de l'évolution. En 1961, François Jacob et Jacques Monod proposent le modèle de l'opéron : deux types de gènes existent dans le génome, les gènes structuraux (qui codent pour une protéine nécessaire à la vie cellulaire) et les gènes régulateurs (répresseurs) qui contrôlent l'expression des gènes structuraux. Jacques Monod, en 1967, lors de sa leçon inaugurale au collège de France, dont est issu son ouvrage *Le hasard et la nécessité* (1970), opérera une synthèse remarquable des dernières données de la biologie et de la génétique, s'inspirant de Démocrite : "*Tout ce qui existe dans l'Univers est le fruit du hasard et de la nécessité*". Le hasard des mutations et la nécessité de se nourrir. La connaissance scientifique du vivant, donc de l'humain, résulte plus que jamais d'interaction entre celui-ci et son environnement. Le terme d'épigenèse au sens moderne a été proposé par l'embryologiste Conrad Hal Waddington en 1942. Cette idée d'une implication gène-environnement semble combler certaines lacunes du modèle génétique. En 1996, la découverte de l'acétylation des histones, principaux composants protéiques des chromosomes, permet un début d'explication sur une étape critique du développement des cellules indifférenciées qui les rend vulnérables à certains facteurs environnementaux. La longue marche de la génétique, la conquête difficile de son autonomie, expliquent sans doute pourquoi les années 1950-80 elle devint triomphante. Y a-t-il une transmission héréditaire du caractère ? Dans l'affirmative, quelle en est la part génétique et la part mimétique (identification) ? Il est bien sûr impossible de répondre à cette question tant l'actuelle génétique se méfie maintenant d'hypothèses passées du "*tout génétique*" à propos du comportement. La plasticité cérébrale maintenant avancée plaide plutôt en faveur d'une implication forte des identifications primaires.

En immunologie, la notion de caractère est aussi utilisée. Nous verrons qu'avec des auteurs comme Winnicott à Londres, Kohut à Chicago, nous pouvons rapprocher la notion de caractère de celle de soi, de self au sens de source et support de l'identité, mais aussi de système de défense de cette identité éprouvée comme sans cesse menacée (pathologies narcissiques-identitaires). Les travaux en immunologie utilisent ce même vocabulaire : le soi correspond à l'ensemble des molécules résultant de l'expression des gènes d'un individu. Le non-soi, au contraire, est l'ensemble des molécules qui ne sont pas issues de l'expression génétique d'un organisme et sont reconnues comme étrangères par le système immunitaire. Mais cette définition fixiste ne rend pas compte de la réalité dynamique car le système immunitaire détruit nos propres tissus, mais à vitesse égale à sa production, ce qui donne une impression de fixité de la structure qui, en fait, est toujours changeante. On peut rappeler la formule de Ritchie citée par JP Changeux (1983) dans *L'Homme neuronal* :

« La notion de structure se présente lorsque nous considérons l'organisme en un instant, abstrait, du temps. L'abstraction est valide parce que, à l'intérieur de l'histoire de l'organisme, il y a des événements relativement stables qui ne changent pas beaucoup et ceux-ci sont appelés structure. À l'opposé il y a des événements instables et ceux-ci sont appelés fonction. Finalement, la distinction est quantitative et repose sur l'échelle du temps que nous utilisons ».

Dès lors, tempérament, caractère, personnalité ne sont pas des systèmes fixes mais changeant chacun à leur rythme. L'identité est ici sans cesse en mouvement, ce qui lui permet d'intégrer, comme le dit Thomas Pradeu (2010), *"la part de l'autre"* (identification). Dans un autre domaine, en paléontologie, terme créé en 1822 par Henri Ducrotay de Blainville et diffusé grâce aux travaux du géologue britannique Charles Lyell, le caractère est un élément essentiel. Cette discipline étudie les organismes disparus qui ont laissé dans les couches sédimentaires des fragments de leur corps ou des traces de leurs activités que l'on appelle fossiles. Les caractères sont ici ce qui permet de déterminer l'appartenance d'un fossile à telle ou telle espèce ou culture disparue : volume crânien, dentition, pierre taillée, bifaces ... À l'opposé et en comparaison, l'observation des caractères d'aujourd'hui permet de conclure sur l'organisation d'hier (actualisme). Pour faire le lien avec la psychologie, on pourrait dire que les traits de caractère sont des fossiles, des traces d'une organisation disparue ayant prévalu un temps dans le développement de l'individu. Passons de la paléontologie à l'éthologie. En 1887, Alfred Binet (1857-1911), avant qu'il n'invente les tests d'évaluation du fonctionnement intellectuel, travaillait sur les paramécies et découvre chez elles une forme d'intelligence, un comportement en essai-erreur qui lui permet de poser l'hypothèse d'un certain degré de conscience chez ces animaux. En 1902, William Wheeler (1865-1937) popularise le terme d'éthologie, l'étude de la manière dont les animaux s'adaptent à leur environnement. En 1920, Karl von Frisch (1886-1982) décode la danse des abeilles. Pour Konrad Lorenz (1903-1989), les animaux sont caractériels : l'agencement du comportement animal est le résultat de la rencontre entre l'instinct et des facteurs déclencheurs extérieurs, qu'il appelle *"empreintes"*. On change le comportement animal en modifiant l'empreinte. Darwinien convaincu, Lorenz voit dans le comportement le résultat de la sélection de caractères. Hélas, sa dérive eugéniste et, surtout, son adhésion au nazisme troublèrent gravement son message. On doit à Niko Tinbergen (1907-1988) la restauration de l'image de l'éthologie. Il vise à déterminer les caractéristiques de ces empreintes, stimuli du comportement animal. Avec lui, l'éthologie devient une biologie du comportement animal, sans doute à l'étroit dans un déterminisme génétique exclusif, sorte de néo-lamarckisme fade qui inspirera le tristement célèbre Lyssenko. L'écologie est plus reluisante. Elle a quelques ancêtres comme la biogéographie, la phytosociologie (Charles Flahaut (1852-1935), le *"climax"* d'Henry Cowles (1865-1939) qui étudia les dunes du lac Michigan. En 1935, le terme d'écosystème est créé à Oxford par Arthur Tansley (1871-1955). Charles Elton (1900-1991) montre que l'accès à la nourriture est le paramètre déterminant la structure des communautés biotiques et crée la notion de chaîne alimentaire. Alfred Lotka (1880-1949) avance que cette lutte pour la nourriture est en fait une lutte pour l'énergie : l'organisme gagnant est celui qui augmente le plus le flux d'énergie qui le traverse. Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955) approfondi le terme de *"biosphère"* inventé par le géologue autrichien Eduard Suess (1831-1914) : c'est la compétence de l'écorce terrestre à convertir les rayonnements cosmiques en énergie utilisable par le vivant. En 1942, Raymond Lindeman (1915-1942) distingue chez les organismes vivants les caractéristiques des producteurs d'énergie et des décomposeurs et fonde la conception trophique-dynamique de l'écologie. Le caractère d'un individu devient ici l'expression de sa niche écologique, angle de vue privilégié, en psychologie, des thérapies systémiques.

Étudions maintenant la notion de caractère en psychologie et commençons par la caractérologie. Répartir les humains en différents types selon des critères comportementaux est une tradition ancienne. Hippocrate, que nous avons déjà évoqué, reliait les humeurs à un excès de bile, de sang, de lymphe. Aristote étudiait la manière d'être (*ἦθος*, *habitus*) de chacun. Dicéarque, Aristoxène, Cléarque, Douris, Ariston de Téos organisèrent ces manières

d'être. Le recueil de *Caractères* attribué à Théophraste (-300) compose un recueil de *Caractères* limité à la description de défauts (menteur, flatteur...). La caractérologie moderne, branche de la psychologie, est structurée en France par le philosophe René Le Senne (*Traité de caractérologie*, 1945), développée par Gaston Berger (*Traité pratique d'analyse du caractère*, 1950). Elle visait à définir des structures psychiques fondamentales, congénitales, sous-jacentes à la personnalité, susceptibles de regroupement statistique. Le Senne définit le caractère comme "*l'ensemble des dispositions congénitales qui forment le squelette mental d'un homme*". Une hérédité est supposée, sans pouvoir définir ce qu'elle doit à une génétique naissante à l'époque, ou aux identifications inhérentes au développement mental. Une des premières typologies scientifiques avait déjà été mise au point par Théodule Ribot (*Psychologie des sentiments*, 1896) qui distinguait deux types forts (sensitifs et actifs) et deux types faibles (amorphes et instables). Cette voie de recherche fut reprise par B. Perez (vifs, lents), F. Paulhan (présentistes, non-présentistes), O. Gross (primaires, secondaires) et P. Malapert (1897, apathiques, affectifs, intellectuels, actifs, tempérés, volontaires). Le Senne, idéaliste, disciple de Bergson, reprend ces différentes classifications et les organise en huit types de base, répartis selon leur degré d'émotivité et d'activité : colérique, passionné, nerveux, sentimental, sanguin, flegmatique, amorphe, apathique. Ce système simple et vulgarisé eut un grand succès. Complété par des groupes intermédiaires, il fut appliqué dans divers domaines de la vie quotidienne (éducation, mariage, orientation professionnelle, relations maître-élève et médecin-malade) à la criminologie, l'histoire de la littérature. Il fut mal accueilli, par contre, dans les milieux universitaires qui préféraient les études américaines (R. Cattell, J. Guilford, H. Eysenck), basées sur l'analyse factorielle et une rigoureuse exploitation statistique. En Allemagne, le psychiatre Ernst Kretschmer publie en 1931 une classification des caractères et désordres mentaux (*Körperbau und Charakter*) basée sur l'aspect physique. Son raisonnement tirait parti de la classification des tissus embryonnaires (ectoderme, endoderme, mésoderme), et du fait que la peau est issue du même tissu embryonnaire que le système nerveux, l'ectoderme. Kretschmer distingue ainsi trois types physique d'où il découlerait trois axes de caractères : pycnique (petit et gros, extravertis), asthénique (longiligne, introvertis), athlétique (ambivalents) et dysplastique (corps mal proportionné, réactions imprévisibles). L'américain William Sheldon a suivi cette voie reliant morphotype et caractère, aujourd'hui considérée comme simpliste. Il existe peu de typologies nées au sein de la psychanalyse. Celle de Jung est la plus complète et jouit d'un certain succès dans les pays de langue allemande. En 1920, Jung publie un important ouvrage où il distingue introversion et extraversion, les processus mentaux (sensation, sentiment, intuition, pensée) et situe les différents caractères en fonction de la dominance d'un de ces éléments. Le caractère, selon Jung, est organisé de façon hiérarchisée avec une fonction dominante, auxiliaire, tertiaire, inférieure. Plus tard, en 1962, deux psychanalystes jungiennes américaines, Isabel Myers et sa mère Katherine Briggs, ont ajouté une dimension d'organisation à cette classification. Le *Myers Briggs Type Indicator* (MBTI) est un outil d'évaluation psychologique très utilisé aux USA dans le monde de l'entreprise. Toutes ces classifications caractérologiques eurent un intérêt méthodologique : permettre une exploitation statistique. Elles eurent aussi celui de situer le caractère comme une des composantes de la personnalité, insistant sur la précocité de sa formation, sa stabilité, et invitant au respect de ces différences de caractère, facilitant ainsi le travail collectif. Si la personnalité est réputée relativement plastique, susceptible d'évoluer, le caractère garderait, pour la caractérologie, plus de fixité, sans en faire une structure inamovible. Par sa constance, il serait l'élément qui rappelle l'incessante interaction des facteurs biologiques, sociaux, psychologiques et métapsychologiques qui aboutissent aux perpétuelles fluctuations du fonctionnement mental. Science jeune, la neuropsychologie, gardant un mauvais souvenir de ses débuts avec l'expérience simpliste de la phrénologie, n'utilise pas le concept de caractère. Elle se trouve au carrefour d'influences diverses : neurosciences, psychologie expérimentale, psychologie développementale, cybernétique, statistique, constructivisme, cognitivisme, gelstat. Elle étudie les rapports entre comportement et fonctionnement cérébral. Elle s'en tenait à l'origine au

fonctionnement cognitif, puis s'est intéressée aux émotions, à la participation affective au fonctionnement intellectuel. Pour notre sujet, c'est le concept d'inhibition tel qu'il est actuellement travaillé par Olivier Houdé (1995) qui peut nous intéresser. La maturation de la capacité d'inhibition est conçue comme "*un processus de suppression de représentations en mémoire de travail*" (Perret, 2013), mécanisme qui serait central dans le développement cognitif. Faisant le tri des représentations pertinentes ou non-pertinentes en fonction du but à atteindre, de la tâche à opérer, ce mécanisme organise, par la focalisation de l'attention, le contrôle des contenus de pensée et des réponses comportementales en éliminant les interférences dont la source peut être externe (percepts) ou interne (base de données individuelle). Une des expérimentations-princeps est ici le test de Stroop (ne pas lire le mot, mais dire sa couleur) qui met en compétition deux stimuli. Il existe un lien entre capacité d'inhibition et efficacité de la mémoire de travail. Ce processus d'attention sélective devient plus efficace avec l'âge, diminue avec la vieillesse, est altéré chez les personnes présentant des lésions du cortex préfrontal. Antonio Damasio (2003) en a fait une démonstration fameuse en reprenant l'histoire connue de Phinéas Gage, cet ouvrier de chemin de fer dont le crâne fut en 1848, dans le Vermont, accidentellement percuté, traversé, de l'œil gauche au sommet de la voûte, par une barre à mine sous l'effet de la dynamite. Le projectile traversa le lobe frontal gauche dont la partie ventromédiane fut pulvérisée. L'homme guérit de ses plaies crâniennes béantes. Mais, progressivement, son caractère et son comportement changèrent du tout au tout. Il devint instable et querelleur, indifférent affectivement à son entourage, perdit toute motivation, tout élan vital, tout intérêt social et communicatif. Damasio pense que les engrammes émotionnelles sont indispensables au fonctionnement des fonctions cérébrales supérieures, exécutives notamment. Phinéas, d'ouvrier aimable et consciencieux devint brutal et impulsif, perdit toute capacité d'inhibition. Plaisant compagnon avant son accident, il finit, du fait de sa lésion préfrontale, caractériel. Dans son ouvrage de 1999 (Damasio, 1999), sans utiliser le concept de caractère, l'auteur parlait d'un "*proto-soi*" pour évoquer ce précurseur du moi non encore doté d'un sentiment de connaissance, qui engendrait des schèmes de comportement automatiques, sur le modèle de l'arc réflexe, piloté par des "*cartes neuronales de premier ordre*". Plus tard, et c'est notable chez cet auteur, la rencontre avec l'objet mettant en œuvre un "*processus émotionnel*" qui fera trace en des "*cartes neuronales de second ordre*", permettra l'émergence de la "*conscience-noyau*", d'un " *récit non-verbal*", et donnera accès au sentiment de soi. Ce concept de soi comme précurseur de la construction de la subjectivité se retrouve aussi chez Edelman (Edelman, 1992).

Qu'en est-il de la notion de caractère en psychanalyse ? Ce concept n'est pas en soi un objet d'étude pour Freud qui en fait une organisation réactionnelle aux poussées pulsionnelles pré-génitales, essentiellement anales. Déformation défensive du moi, précipité d'identifications précoces, il est le modèle de la formation réactionnelle. La notion de caractère est évoquée dès 1900 dans *l'Interprétation des rêves*, reliée à l'importance des traces mnésiques. Il y a un lien étroit, nous l'avons vu à plusieurs reprises avec la biologie, entre manifestation de caractère et fonctionnement mnésique comme Freud le précisera (1920). En 1905, dans *Trois essais sur la théorie de la sexualité* il l'associe cette fois à la notion de fixation, point sur lequel Karl Abraham (1924) insistera. Freud (1908) explique plus tard que les traits de caractères suivants retrouvés chez une même personne, ordonnée, économe, entêtée, composent un complexe caractériel, en l'occurrence le "*caractère anal*", par opposition au "*caractère urétral*", dépensier et ambitieux. Ce sont les pulsions partielles qui fondent les traits de caractère, et le caractère devient une formation réactionnelle contre ces pulsions. Dans un autre article (1913), *La disposition à la névrose obsessionnelle*, Freud avance que, du fait de cette précocité, dans la formation du caractère, contrairement celle de la personnalité, donc de la névrose, le refoulement n'entre pas en action. C'est bien l'échec de la fonction défensive du caractère, qui s'oppose initialement à la formation de compromis, affrontement s'inscrivant dans le rapport de force encore dyadique de la période anale, qui amorce le refoulement, capacité de différer la décharge, de négocier avec soi-même,

introduite par la triangulation œdipienne, et amorce de ce fait le fonctionnement névrotique. La fonction du caractère serait l'amorçage de la capacité de refoulement, une sorte d'amorçage négatif comme le pratiquent les neuropsychologues (Perret, 2013). Que la manifestation de caractère suppose un refoulement non-fonctionnel a un impact direct dans la menée de la cure : approchant du caractère, c'est le mécanisme du clivage qui est réactivé de façon régressive, et un mode de fonctionnement dit maintenant "*non-névrotique*" (états-limites), où le caractère, trace d'une identité précocement menacée, reprend sa fixité et obère l'émergence du refoulement. Cliniquement, la survenue d'une manifestation de caractère est un signal d'alarme qui avertit d'une incapacité de traitement des situations conflictuelles, d'un quantum d'affect intolérable qui bloque le jeu représentationnel. Déçu par la biologie de son époque, Freud ne s'aventure pas à évoquer la composante héréditaire du caractère, préférant mettre en avant le rôle des identifications dans la formation du caractère, développé dans *Le moi et le ça* (1923). Comme dans la mélancolie, un investissement d'objet, quand ce dernier est perdu, peut être remplacé par une identification. Le moi apparaît ainsi comme une sédimentation d'investissements d'objets perdus, des fossiles disions-nous. Le caractère reste marqué de façon indélébile par les premières identifications. Dans les *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (1932), c'est finalement la traversée de l'œdipe et la formation du surmoi qui fixeront une fois pour toute la formation de caractère. À ce stade, le refoulement est actif et les formations réactionnelles vont s'intégrer au "*choix de la névrose*" et à la constitution de la personnalité. Si le trait de caractère n'est pas une disposition à la névrose, il peut en devenir un élément constitutif. Dans l'*Abrégé de psychanalyse* (1938), Freud met en perspective la formation du caractère, survenue, donc, en période prégénitale, avec l'occurrence de la période œdipienne. La survenue de l'angoisse de castration renforce encore les identifications aux imagos et, selon, à la passivité prudente ou l'activité compulsive. Enfin, dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1939), Freud fait le lien avec sa dernière version de la théorie du traumatisme. C'est l'impact des traumatismes infantiles sur la formation du caractère qui est ici exploré, et dans une réflexion sur la période de latence. Celle-ci est vue comme un intervalle où s'organisent comme autant de cicatrices, de marques indélébiles, les réactions de défense par rapport à la névrose infantile et la poussée incestueuse. Dans le creuset silencieux de la latence s'opèrent discrètement des modifications du caractère en rapport avec les situations traumatiques, transformations qui deviendront bruyantes à l'adolescence. Pour notre réflexion sur le caractère, deux notions se dégagent de l'examen du point de vue freudien sur la notion de caractère. En premier lieu sa situation plus proche de l'acquis que de l'inné, constitué moins par la constitution biologique (le capital pulsionnel, le tempérament) que par la contingence environnementale (identification, trauma, castration). En second lieu cette opposition réaffirmée entre caractère et névrose, présentés comme antinomiques du fait de l'absence initiale, puis de la présence secondaire du refoulement. C'est au delà de l'installation du refoulement, avec la constitution post-œdipienne du surmoi, que les traits de caractère, comportement répétitifs, parfois stéréotypés, empreintes traumatiques, se mélangent aux symptômes au point de s'y confondre, ce qui réserve des surprises dans la menée de la cure. Dans ces deux aspects, comme nous l'avons souligné, c'est le lien réaffirmé entre caractère et mémoire qui est interrogé. Des mémoires plus exactement, au sens neuropsychologique actuel, savoir la mémoire de l'espèce dans le premier cas (la part héréditaire du caractère), la mémoire procédurale dans le second (l'attribut comportemental du caractère fait qu'il s'oppose à la remémoration tout en signifiant le trauma et le lien de filiation). Nous y reviendrons avec François Villa et sa réflexion (2014) sur la participation du refoulement organique à la formation du caractère, et avec les conceptions de Christopher Bollas. En effet, de nombreux auteurs post-freudiens se sont penchés sur la notion de caractère. À la suite de Freud, Ferenczi (1926), recommande précisément au psychanalyste d'être attentif au caractère du patient :

"Toute analyse doit tenir compte du caractère du patient dans la mesure où elle prépare doucement le moi de celui-ci à accepter des prises de conscience pénibles. Mais il y a des cas où ce sont des traits de caractère anormaux qui dominent plutôt que les symptômes névrotiques. Les traits de caractère diffèrent des symptômes

névrotiques entre autres par le fait que ces individus, comme les psychotiques, n'ont généralement pas conscience de leur maladie ; ces traits de caractère sont en quelque sorte des psychoses privées, supportées, voire admises, par un moi narcissique, en tous cas des anomalies du moi et c'est précisément le moi qui oppose la plus grande résistance à leur changement. Le narcissisme peut, comme Freud nous l'a appris, limiter l'influence de l'analyse sur la patient, en particulier parce que le caractère se dresse en général comme un rempart qui barre l'accès aux souvenirs infantiles"

Ferenczi, distingue caractère, traits de caractère et "*traits de caractère anormaux*". Nous inspirant de Georges Canguilhem, nous pourrions dire qu'un trait de caractère devient "*anormal*" si son expression est surdosée et isolée, comme surjouée, dans un contexte historico-culturel donné, comme peut l'être par exemple le cadre analytique où la parole est en théorie seule attendue. Ferenczi insiste sur la fragilité du moi et explore le premier le lien entre vulnérabilité narcissique et pathologie du caractère. Il fait également le rapport avec la prévalence du clivage, le fonctionnement psychotique, évoquant cette "*folie privée*" dont parlera plus tard André Green pour les états-limites. Le caractère silencieux de cette pathologie du caractère est aussi relevé, ce qui inspirera Pierre Marty qui créera, lui, la notion de "*névrose de caractère*" en référence à ce calme apparent. Enfin, Ferenczi, à la suite des derniers textes de Freud sur le trauma, parle des blessures narcissiques précoces comme étant à l'origine de ce "*rempart qui, barrant l'accès aux souvenirs infantiles*", compromet le travail de remémoration. Dans le conflit transférentiel, buter sur l'agir, de façon répétitive, obture la voie de l'élaboration car c'est buter sur le clivage du moi : une partie de la personnalité est adaptée, voire comme le soulignera Marty, hyperadaptée à la réalité, tandis qu'une autre partie, autonome, gère la protection rapprochée d'un moi gravement blessé en évitant l'introjection dangereuse. C'est la notion d'emprise, hypervigilance sensorielle anticipatrice de tout désordre dangereux, développée par Paul Denis (1997), qui domine la relation d'objet :

"Un investissement prévalent en emprise plus qu'en satisfaction des objets externes s'opposerait au développement des mécanismes introjectifs et maintiendrait une sexualisation des mécanismes d'emprise"

Ici, le travail de l'analyste, acceptant d'être un objet fétichisé, un medium malléable (M. Milner, 1997), de vivre la confusion identitaire (G. Bayle, 1998), doit lentement mais sûrement se laisser habiter par l'autre, se constituer en toile de fond, en paysage familier pour, un jour, peut-être, pouvoir suggérer une reprise secondarisée de souvenirs infantiles émergents. La méthode active de Ferenczi, répondant à l'agir par le geste tendre, visait à recréer ce paysage infantile familier d'avant le trauma.

Ne pas interpréter les motions pulsionnelles avant d'avoir réduit les défenses de caractère fut aussi une règle édictée par Wilhelm Reich (1933). L'antagonisme supposé entre action et réflexion, l'idée freudienne de *Totem et tabou* (1912), "*Au commencement était l'acte*", celle que la motricité soit première et doit être suspendue pour que la réflexion se développe, cette idée fut appliquée à la notion de caractère par Wilhelm Reich dans les années quarante, et, plus précisément à l'activité musculaire. Cette prudence, et cette attention clinique portée à l'observation des mouvements du patient tels qu'ils signalent une motion prégénitale sera reprise par Pierre Marty (1955). Wilhelm Reich fait du tonus musculaire une sorte d'exosquelette qui structure le caractère, une armure qui résiste, protège l'identité, hélas assimilée et réduite par lui à la génitalité, et plus précisément à la fonction orgasmique. Les préoccupations sociales qui animèrent sa réflexion théorique l'amènèrent à penser que la décharge prévalait, que la rétention, l'inhibition, rendues nécessaires par la vie collective étaient en soi pathogènes. Il fallait laisser libre cours aux manifestations de caractère. L'écoulement libidinal était en soi thérapeutique. Les thérapies corporelles se sont développées dans les années 1970 pour la plus grande joie littéraire de Michel Houellebecq qui dénonce la même misère affective et sexuelle contre laquelle luttait Wilhelm Reich. Otto Fenichel (1953) sera plus optimiste. Pour lui, ces manifestations de caractère sont certes à respecter mais aussi moins fixées qu'il n'y paraît. Il est possible de les "*décongeler*" et ainsi

d'avoir progressivement accès à la névrose infantile. Il conçoit le caractère comme une pré-organisation défensive qui protège l'organisme et, donc, le moi naissant, d'un débordement pulsionnel :

"Le moi filtre et organise les excitations et les pulsions. Il permet à certaines de s'exprimer directement et oblige les autres à se déformer quelque peu. L'organisation dynamique et économique de ses actions positives, la façon dont il combine ses tâches pour trouver une solution adéquate contribuent à constituer le caractère".

Pour Fenichel, le caractère se situe à la jonction entre les exigences pulsionnelles et le monde extérieur. Il ne peut se manifester que par les fonctions du moi.

Jacques Lacan a peu étudié le caractère au décours d'une œuvre qui prit radicalement ses distances avec la causalité biologique de l'activité mentale. Pourtant, au tout début de celle-ci, il s'est intéressé à la notion de caractère en reprenant à son compte la théorie de la psychogenèse de la paranoïa de Kretschmer, lui-même suivant Bleuler et sa célèbre formule : *"Il n'y a pas de paranoïa, il n'y a que des paranoïaques"*. En effet, dans sa thèse, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Lacan (1933) reprend la hiérarchisation tempérament, caractère, personnalité et ne nie pas qu'au fondement de cet édifice sont les mécanismes physico-chimiques du vivant. Nous suivons ici l'analyse qu'en a faite Marie-Andrée Charbonneau (1997).

Pour Lacan, il y a discontinuité logique entre bio et psyché :

"De même, en effet, que ce n'est pas nuire aux déterminations physico-chimiques des phénomènes vitaux que de relever leur caractère proprement organique et de les définir par là, de même n'est-ce pas négliger la base biologique des phénomènes dits de la personnalité que de tenir compte d'une cohérence qui leur est propre et se définit par ces relations de compréhension, où s'exprime la commune mesure des conduites humaines. Le déterminisme de ces phénomènes, loin de s'y évanouir, y apparaît renforcé" (op. cit. p. 14).

Lacan, plus catégorique que Freud, limite ce fondement organique au tempérament, ensemble d'éléments variables comprenant les disparités pulsionnelles, la diversité des aptitudes intellectuelles. Pour lui, le caractère, système de manifestations réactionnelles précoces aux contraintes exercées par l'environnement social, est déjà un élément acquis et non inné. Il est un moment précoce du développement de la personnalité entièrement sous influence de l'environnement. Il est un des trois facteurs psychogéniques de la personnalité, les deux autres étant l'expérience vécue et le milieu social. Il s'agit donc ici, exposée à propos de la psychose paranoïaque mais extensible, d'une conception exclusivement psychogène du caractère où l'élément biologique sous-jacent est devenu négligeable, même s'il émet plus loin dans ce texte fondateur l'idée qu'il peut exister une *"prédisposition de caractère"* à la psychose.

Dans les années soixante, Donald Wood Winnicott (1965) appliqua à la psychanalyse la notion de self, utilisée par la psychologie pour définir la source de la construction de l'identité. Il fait du self le précurseur du moi. Sa constitution advient à une période précoce du développement, celle où le nourrisson ne distingue pas encore moi et non-moi. Winnicott insiste pour souligner le rôle de l'objet dans la constitution du self de sorte que cette dernière est déjà le résultat, comme le caractère, d'une réactivité contingente à l'environnement à partir d'un fondement héréditaire. Le vrai self advient en réaction à une attitude maternelle *"suffisamment bonne"*, qui laisse s'exprimer les motions spontanées, se présenter les exigences de l'omnipotence originelle de l'enfant. Un espace d'illusion se crée qui fait advenir la pensée magique. Le faux self viendra en réaction à une attitude maternelle *"insuffisamment bonne"*, induite par la crainte de l'expression de cette omnipotence, de la spontanéité de l'enfant du fait d'une pression surmoïque. L'influence du surmoi parental va alors induire chez l'enfant une attitude de soumission apparente qui dirige l'investissement dans le sens des convenances de l'objet, compromettant l'accès à un espace transitionnel, à la créativité. En ce sens, le faux-self protège le vrai-self comme le caractère protège le narcissisme. On peut faire un autre lien avec l'œuvre de Winnicott : à propos de la névrose infantile des patients présentant une névrose de caractère, Michel Neyraut (1969) nous invite à la relier au travail de Winnicott (1958) sur la capacité d'être seul. Pour Winnicott, la capacité à être seul est une fonction du moi ; il la distingue de la crainte d'être seul. Il montre qu'il y

a à l'origine de cette fonction une expérience paradoxale : la capacité d'être seul en présence de l'objet. Cette expérience est antérieure à celle de l'introjection et permet, selon Winnicott, d'amorcer le renoncement à la présence maternelle, d'éprouver la haine sans attaquer l'objet. C'est le temps de l'auto-érotisme et la masturbation primaire, jeu rétention-décharge, permet de gérer ce mouvement de haine. Cette dynamique amour-haine, présence-absence, rétention-décharge, fait dire à Neyraud que "*le simple fait d'être comporte en soi, par sa facticité, la réalité d'au moins deux forces antagonistes : celle d'être et celle de n'être pas*". Une sorte de codage 0-1 comme l'inventa Claude Shannon pour sa théorie de l'information : les algorithmes qui en sont issus, la suite statistique que le cerveau du bébé enregistre, sont constitutifs du développement du soi, du caractère. Winnicott, au risque de confondre l'être-seul et l'être-exclu, fait de la scène primitive le prototype de la solitude en présence de quelqu'un. Le protocole analytique, ses codes, ses limites, ses fins de séance, remet en scène cette inconsciente dialectique codée absence-présence et oblige à une remise à l'épreuve du rapport névrose-caractère. Winnicott fait de la capacité d'être seul un critère de fin d'analyse.

Après Winnicott en Angleterre, le psychiatre américain d'origine autrichienne Heinz Kohut a développé dans les années soixante-dix une reprise de la notion de soi et développé une véritable psychologie du self en rapport avec les pathologies narcissiques et les états-limites. On sait combien la clinique contemporaine est composée d'une majorité de tels états frontières entre névrose et psychose. Nous avons vu que ce bornage où se tient un "*soi grandiose*" définit la névrose de caractère.

En 1959, Otto Kernberg, un des rares psychanalystes américains à avoir intégré la théorie de Mélanie Klein, avait proposé de distinguer trois niveaux de gravité de ce qu'il nommait encore "*pathologie du caractère*" avant de créer l'entité psychanalytique "*border line*", terme utilisé en psychiatrie depuis que le psychiatre américain Charles Hamilton Hughes avait évoqué en 1884, "*the borderland of insanity*". Kernberg évaluait la gravité de la névrose de caractère en fonction de la charge pulsionnelle (le tempérament), de l'état de faiblesse ou pas du moi, de la fonctionnalité du surmoi. Cette graduation en trois niveaux sera reprise par Pierre Marty à propos du degré de mentalisation des névroses de caractère. Défaut de tolérance à l'angoisse, de contrôle pulsionnel et de sublimation sont les marqueurs de cette prépondérance des processus primaires, des représentations de choses (images) qui signent à la fois les états-limites et les névroses de caractère d'où proviennent angoisses diffuses, dépression, manifestations pseudonévrotiques et somatisations (et non conversion hystérique). Kernberg attire l'attention du clinicien sur la nécessaire distinction entre la dépression et les traits de caractères masochistes. Il s'agit, dans ces états frontière, "*ce carrefour où se débat la faculté d'être seul*" (Neyraud, 2004, p. 976), d'affects de déception, de rage contre l'objet, de vide, d'ennui, de lassitude.

Lors du 7e séminaire de perfectionnement, en 1965, Henri Sauguet (1966) fit un exposé qui faisait des manifestations de caractère un état proche du fonctionnement psychotique. Il y fit une description précise du processus mental qui mène du "*j'ai peur*" phobique au "*je n'aime pas*" caractériel. Ce texte parut dans la RFP en 1966, quatre ans après la communication à Barcelone, au Congrès des Psychanalystes de langue Française, de Pierre Marty et Michel de M'Uzan sur la pensée opératoire, et déclencha, à l'heure où l'école psychosomatique de Paris luttait pour son autonomie, une féconde dispute sur les rapports entre névrose et caractère. Jean Bergeret (1976) est le premier auteur en France à relier caractère et structure d'une part, manifestations caractérielles et états-limites d'autre part.

"En psychopathologie, la notion de structure correspond à ce qui, dans un état psychique morbide ou non, se trouve constitué par les éléments métapsychologiques profonds et fondamentaux de la personnalité fixés en un assemblage stable et définitif. En effet, derrière le jeu caractériel, fonctionnel ou morbide, derrière une symptomatologie éventuelle et toujours superficielle, il convient de rechercher les bases constantes sur lesquelles repose le fonctionnement mental de tel ou tel groupe de sujet identiques dans leur mécanismes psychiques fondamentaux" (p. 47).

Il distingue les différentes étapes aboutissant à la structure de la personnalité, en passant par le caractère. D'abord, le soi indifférencié se différencie progressivement du non-soi. Ensuite, heureux exemple de synthèse entre biologie et psychanalyse, une organisation se profile en fonction "*des données héréditaires et congénitales indéniables*" d'une part, des expériences objectales d'autre part. Ce soi dont les lignes de forces se précisent correspondrait au caractère. Enfin, la structure de la personnalité se constitue, beaucoup plus complexe et affinée dans ses investissements objectaux.

"Le caractère constitue le témoignage visible de la structure de base de la personnalité, le véritable signe extérieur de richesse ou de pauvreté intellectuelle".

Pour Bergeret, la fin de l'adolescence fixe la personnalité. Il distingue, lui aussi, trois niveaux caractériels : le caractère, émanation de la structure mentale qui se déformera plus ou moins en fonction des aléas du développement psychique, les traits de caractères qui peuvent emprunter par identification à d'autres structures selon les exigences adaptatives, et la pathologie du caractère assimilée aux états-limites avec, sous une présentation névrotique banale, clivage et dépressivité. Les traits de caractère sont pour lui des éléments psychopathologiques qui se retrouvent chez un individu mais ne correspondent pas à sa structure psychique (par exemple un trait hystérique chez un névrosé obsessionnel). Ce sont des traits hétérogènes surajoutés, qui témoignent de points de fixation-régression, qui peuvent aussi être plus archaïques (caractère urétral, anal, phallique, schizoïdes, paranoïdes). Pour lui, comme pour Marty, une certaine extension de la palette de traits de caractères est plutôt signe d'un équipement adaptatif performant. Par contre, si le niveau d'excitation dépasse les capacités adaptatives, peut survenir une "*maladie du caractère*", classiquement asymptomatique si ce n'est que les manifestations de caractère sont d'autant plus envahissantes et de présentation archaïque que la lutte antidépressive est dure. La "*névrose de caractère*", véritable maladie chronique, serait une position intermédiaire entre sauvegarde du narcissisme et échec relationnel et affectif. Asymptomatique, elle pénalise en permanence le sujet en prise avec des angoisses diffuses. L'apparition d'un clivage et de phénomènes projectifs envahissants signe la "*psychose de caractère*". Si le déni de réalité n'apparaît pas vraiment, par contre celle-ci est faussement évaluée. Le "*pervers de caractère*", enfin, dénie aux objets leur individualité, leurs investissements, les maintient dans une relation anaclitique étroite, ceci dans un contexte marqué classiquement par l'absence de souffrance et de culpabilité. Bergeret confirmera (1997) et précisera l'assimilation de cet éventail de pathologie du caractère aux états-limites en dans un entretien pour la Revue Française de Psychosomatique avec Claude Smadja et Gérard Szweg.

Cette référence à la clinique psychosomatique, celle de patients ayant un fonctionnement mental d'apparence névrotique, socialisés, adaptés, mais en réalité toujours proches de la rupture caractérielle laissant place à des mécanismes de défense engageant la motricité, la voie courte de décharge, l'expressivité, l'attaque de l'objet, un surinvestissement perceptif au détriment du pôle représentatif, des affects mal différenciés, une incapacité régressive. Tout signe ici l'insuffisance des mécanismes de rétention, centrale dans le risque de désorganisation de ces pathologies du caractère. Pierre Marty (1980) insistait sur l'irrégularité du fonctionnement mental de tels patients, mais aussi leurs difficultés d'introjection et de rétention objectale. Pour lui, la traversée de la période libidinale anale était cruciale. Il a insisté (1976), dans une note de bas de page des *Mouvements individuels de vie et de mort*, sur ce passage obligé du sadomasochisme primaire, décrit par Freud (1924). Karl Abraham a fait de ce stade anal une ligne de crête, de partage des eaux entre principe de plaisir et principe de réalité, entre névrose et psychose. Pour Marty, l'instinct de mort, du fait de la "*retenue plaisante de l'objet*" y est transformé en plaisir primaire, en pulsion de vie. Il y a pulsionnalisation, "*mentalisation*". Les enjeux de la période anale sont présentés comme essentiels pour la différenciation dedans-dehors (psychoses), le système introjection-projection, la capacité de sphinctérisation (indice de rétention-décharge en cause dans l'obsession, l'hystérie), le développement des mécanismes de défense (refoulement-clivage dans les états-limites), l'investissement objet total-objet partiel (perversion), la déssexualisation

(sublimation, cadeau, don), l'élargissement des ressources affectives (ambivalence). Cette alchimie du stade anal permet, enfin, une autre transformation essentielle : la liaison entre représentations de choses et représentations de mots, constitutive de la fonction préconsciente, "*caractéristique*" de l'humain, du "*devenir conscient*". Pierre Marty a remis au goût du jour l'entité nosographique "*névrose de caractère*" qu'avec la névrose de comportement il oppose aux névroses mentales. La personne "*joue*" la névrose alors qu'elle n'en a pas les ressources intérieures, les moyens structurels. Le conflit ça-surmoi n'est pas élaboré. La présentation ressemble ici à celle des personnalités *As If* décrites par Hélène Deutsch (1942) et des *normopathes* décrits par Joyce Mc Dougall (1982). La névrose de caractère anal est pour Marty typique du "*faisceau central commun*" évolutif, c'est-à-dire celle de la grande majorité des individus, alors que la névrose de caractère allergique, par exemple, suit primitivement un cheminement parallèle. Il fera du repérage clinique des oscillations des traits de caractère (anal, allergique, névrotiques, psychotiques) un marqueur essentiel de l'anamnèse et des mouvements au décours de la cure, manifestations qui signalent une modification du registre du fonctionnement mental. Perversions, sublimations, traits névrotiques, psychotiques, constituent les dynamismes parallèles qui se manifestent par des traits de caractères et des comportements. Les névrosés de caractère bien mentalisés sont, comme les névrosés mentaux, relativement stables dans leur fonctionnement mental et maintiennent facilement leur équilibre homéostatique. Les névrosés de caractère peu mentalisés, par contre, ainsi que les névrosés de comportement, dont la vie intérieure est pauvre, le préconscient mince et peu fluide, en déficit de symbolisation et capacité affective, ayant peu accès à la deuxième topique (surmoi hétérogène, sans véritable déclin de l'œdipe, maintenu cruel et non indulgent), ont besoin de vie relationnelle et dépendent des aléas de rencontres impulsivement investies. Ils sont exposés aux désorganisations progressives. Vivre en précarité de mentalisation a un coût pour Michel Fain (1997) : une action démentalisante qui peut affecter le système sommeil-rêve et la fonction restauratrice du soma dévolue au sommeil. Pour cet auteur, transmuté en trait de caractère, le symptôme disparaît. L'angoisse devient haine, et plus précisément haine du pulsionnel. Le trait de caractère, par la répression, vient au secours du refoulement défaillant et d'une économie psychosomatique menacée. Ce rôle protecteur du trait de caractère est illustré par un cas clinique dont Anne Deburge (2004) fit un beau récit. Dans le caractère, la fonction de synthèse du moi est gênée par deux voies de traitement contradictoires : la phobie, d'une part, qui vise à la décharge libidinale via les processus secondaires (fantasmes, rêves, déplacement, condensation), qui ouvre aux phénomènes hallucinatoires désirants, et l'idéalisation d'autre part, liée au statut narcissique du moi. Pour Michel Fain, le caractère, signe d'un défaut de mentalisation, en opposition avec un système sommeil-rêve de bonne qualité, compromet l'équilibre psychosomatique. Mais il se veut rassurant :

"Les névroses de caractères ne franchissent que peu fréquemment la limite qui les sépare de la psychose déclarée" (p. 16).

Christopher Bollas, psychanalyste britannique d'origine américaine, s'intéresse à la notion de caractère dès ses premiers écrits (1974). Comme Pierre Marty, il en fait une des composantes du fonctionnement mental ordinaire, non seulement un trait pouvant être pathologique. Comme Winnicott, il reprend l'analogie entre self et caractère et fait du premier le noyau dur (*core, kernel*) de la personnalité. Il propose (1996) le terme d'*idiome* pour qualifier ce qui correspond au *vrai self* de Winnicott. L'idiome devient ce qui caractérise un individu au début de la vie et s'exprime par le comportement, la vie relationnelle, et plus tard les productions associatives et fantasmatiques, les voies sublimatoires. Surtout, autre exemple d'heureuse synthèse entre biologie et psychanalyse, Bollas rappelle le déterminisme biologique du fonctionnement mental, comme son titre *Les forces de la destinée* l'illustre, et déclare cet idiome hérité génétiquement. Au cours du développement, la rencontre entre les objets ("*objets transformationnels*") et cet idiome initial plastique, malléable, va moduler ce dernier, le transformer. Cette émergence structurelle dont la configuration évolue au fil des expériences n'est pas sans évoquer les notions de "*embryon-système*" et d'"*épigenèse par stabilisation sélective*" de Changeux (1983). Tel le préconscient, cet idiome peut ainsi s'épaissir,

s'enrichir et gagner en fluidité, ou au contraire se rétracter, se gélifier, au gré des expériences de stimulations, de projections. Pour Bollas, le trouble du caractère serait une zone contractée, automatisée, répétitive, prédictible, gelée, à l'intérieur du domaine du caractère. Ce mot, domaine, évoque le Web et l'informatique, et l'on peut relier cette vision de la formation du trouble du caractère avec la théorie freudienne du refoulement et du trauma (1897) : une erreur de codage à l'intérieur d'une opération d'engrammation mnésique. Cette séquence de pulsion de mort, destructivité répétitive, travail du négatif, serait le seul lien que l'on pourrait tenter avec les travaux d'André Green qui, par ailleurs, se démarquant de Marty, n'aimant pas trop, lui, s'approcher du roc biologique, peu au fait de la méthode expérimentale, n'a pas exploré la notion de caractère. Pour Bollas (1992), le résultat de ce développement en interaction avec les objets et leurs équipements fantasmatiques laisse place au self qui serait l'idiome déjà transformé. Idiome, puis self vont constituer le caractère, porteur d'une mémoire épisodique en cours de construction.

"L'objet mnésique est une forme particulière d'objet subjectif qui contient l'expérience du self identifié projectivement, et lorsque nous l'utilisons, quelque chose de cet état du self ainsi emmagasiné en son sein va alors surgir" (p. 21)

Idiome et self seraient immuables, tandis que la structure du caractère peut évoluer au cours du développement (identification), et au cours de l'analyse (névrose de transfert). Cette construction identitaire commune sujet-objet n'est pas sans rappeler la notion de réflexivité de René Roussillon (2008), réflexivité qui est à la fois processus subjectif et fonction objectale. Le caractère ainsi constitué va s'exprimer au travers des actes posés ; il s'impose dans la vie relationnelle, trahissant souvent ce que les paroles visent à cacher. Il signifie au delà des aménagements du faux self. L'autre devient ainsi le moyen de percevoir le caractère qui, en soi, ne peut être consciemment perçu par le sujet : il contient cette part d'irreprésentable de l'identité. Ce qui fait dire à Bollas (2011) que :

"le caractère n'est pas représentatif, mais présentatif"

Le caractère devient une façon d'être que, bien sûr, l'analyste repérera dans le transfert. Bollas (2009) va plus loin et en fait un autre type d'associativité :

"Le caractère d'une personne est un autre type d'association libre"

Ainsi le caractère communique à l'autre la forme inconsciente d'être du sujet : plus qu'une communication de contenus, il s'agit bien d'une communication de forme, profonde, *"de caractère à caractère"*, informelle, ou plutôt *"interformelle"*, au risque de contre-transfert dépersonnalisant. Nous voici près du concept de chimère de Michel De M'Uzan (2008), production monstrueuse, irreprésentable, d'identités inconsciemment mélangées, déformées, débordées. Ces manifestations du caractère sont ainsi une voie d'accès originale à l'inconscient, via l'idiome, c'est-à-dire ce narcissisme primaire si difficile à reconnaître. Le caractère devient le représentant de cette *"identification narcissique de base"* dont parle Roussillon (2012). C'est, à nouveau, assimiler les pathologies du caractère et narcissiques-identitaires.

Dans un ouvrage récent, François Villa (2015) reprend l'étude de la notion de caractère chez Freud, insistant notamment sur la nécessité de relire les différentes versions de textes fondamentaux, essentiellement *l'Interprétation des rêves* (huit éditions successives) et les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, afin de mieux approcher l'évolution de la pensée freudienne, un cheminement qui l'éloigne des sciences expérimentales au point que ses détracteurs l'accusent de vitalisme. Si le substantif *"la génétique"*, on l'a vu, est né en Angleterre l'année de la parution des *Trois essais* en Autriche, si Freud relie la notion de caractère et le fait qu'il exprime aussi le *"patrimoine collectif de l'humanité"*, il se méfie du risque de réduction du concept à la pratique d'une caractérologie, idéal typologique loin de la pratique analytique dont l'objet est l'individu. Il s'en tient à l'ontogenèse et met en exergue la pulsion anale. Il fait, comme nous l'avons vu, des traits de caractère les vestiges des pulsions partielles dont le destin seraient soit la sublimation, soit les formations réactionnelles contre ces mêmes pulsions, s'opposant de ce fait au refoulement. Quant à la notion de névrose de caractère, elle est, pour Villa, en contradiction avec la pensée freudienne, précisément du fait de cette antinomie caractère-refoulement. L'aspect figé du caractère est vu par Villa comme une constante de la pensée freudienne.

En conclusion, nous avons vu comment mettre au travail le concept de caractère amène à poser la délicate question du rapport entre biologie et psychanalyse et celle-ci aboutit, encore et toujours, sur la question centrale du refoulement. Notre démarche est une invitation au décloisonnement interdisciplinaire. Au XXI^e siècle, à l'heure des grandes synthèses du savoir, toute connaissance scientifique dans une discipline fait appel aux modèles issus d'autres branches. Le processus d'accumulation des connaissances et la réorganisation permanente de celles-ci oblige à regarder par la fenêtre. Comment rester un spécialiste sans perdre de vue le point de vue holiste ? *La Méthode*, œuvre majeure d'Edgar Morin, vise à faire travailler ensemble toutes les formes de savoir, à rendre poreux les cloisonnements disciplinaires, en vue d'élaborer un nouveau modèle encyclopédique : le paradigme de la complexité. Freud était matérialiste et ne s'est jamais écarté du déterminisme biologique. Il se trouve que par méthode, se "*spécialisant*" dans le fonctionnement psychique, il laissa de côté son intérêt pour les avancées de la biologie, au risque que certains concepts de la métapsychologie n'apparaissent comme "*spiritualistes*", sans étayage expérimental, non réfutables, prenant valeur de dogme. La psychanalyse, comme toute science empirique, a vocation à devenir, selon la terminologie de Jean Ladrière (1992), empirico-formelle, à viser la méthode expérimentale, et à communiquer avec les autres disciplines. Nous avons vu comme les statistiques, les modèles mathématiques, la théorie de l'information, ont permis certaines avancées de la biologie, de la psychologie. Cette démarche commence par la recherche d'un vocabulaire, sinon commun, du moins utilisable d'une discipline à l'autre, un effort d'homogénéisation. Mettre au travail le concept de caractère permet cet exercice. Le caractère se situe à l'interface phylogénèse-ontogénèse. En biologie, il est un élément de la description du génotype et du phénotype d'un être vivant ou d'une espèce. En psychanalyse, il est relié au concept d'inconscient primaire (génotype, instinct), système embryonnaire porteur des fantasmes originaires (scène primitive, reproduction), générant une attraction de l'inconscient secondaire (phénotype, pulsion) et une quête de l'objet (sexualité). Il peut être vu comme un processus instinctuel, répétitif, inconscient, automatique, mais ouvert à la reprogrammation, la pulsionnalisation, la mentalisation. S'appuyant sur le fonctionnement des mémoires implicites, sensorielles et procédurales, il vise à alimenter les mémoires explicites, déclaratives, épisodiques, sémantiques. Déficitaire en inhibition, il ne favorise pas la mémoire de travail. La période sensible de cet apprentissage de la reprogrammation se situerait depuis l'analyse jusqu'au déclin de l'œdipe. Les traces de cette période, les fossiles, traits de caractère plus ou moins développés, plus ou moins mentalisés, renseignent sur les conditions climatiques dans lesquelles elle fut traversées. La psychopathologie du caractère, s'inscrivant dans un fonctionnement névrotique (névrose de caractère), psychotique (trouble de la personnalité) ou limite (border-line) signe une souffrance narcissique précoce. Le caractère fait office de mémoire, porteur, comme la mémoire procédurale, de la mémoire de l'espèce. Il assure la liaison, les transactions entre le moi et ses racines inconscientes.

Le caractère doit mettre un terme à son hégémonie quand le refoulement entre en action. L'invention mutative du refoulement par l'Évolution, opération mnésique d'un type particulier, sorte de mémoire-cache, d'enregistrement temporaire de copies de données tronquées en attente de stockage définitif par confirmation de l'expérience objectale, mémoire à double déterminisme cognitivo-affectif, permet un renforcement considérable de la souplesse adaptative par son itération computationnelle en réseau ("*large scale network*", Houdé, 2002), brisant de ce fait la fixité de la part instinctive du caractère. Grâce au refoulement, activité de liaison-déliation, véritable liaison faible, de larges assemblées de neurones participent à l'adaptation à l'expérience sociale. Il autorise une dynamique essai-erreur de tous les instants, de jour et de nuit, et intègre la capacité de doute et d'expectative, d'ambivalence (affectif) et de paradoxe (cognitif), dans les réseaux de l'intelligence. La qualité dynamique de l'inconscient s'en trouve considérablement renforcée, favorisant la prévalence de la pulsion de vie sur la pulsion de mort, juste le temps nécessaire au maintien de l'équilibre psychosomatique. Cet équilibre instable, le risque de désorganisation, font que la pratique analytique se garde souvent de traiter le caractère, en tous

cas d'interpréter ses manifestations dans et autour de la cure. Cet homme frappa trois ans durant à la porte. Ce seul code suffisait à exprimer son sentiment de solitude.

* * *

Références bibliographiques.

- ABRAHAM, K., 1924, *Esquisse d'une histoire du développement de la libido*, Œuvres complètes, T.2, Payot, 1989.
- BAYLE, G., 1998, *Épître aux insensés*, vol. 1. Paris, PUF, 1998.
- BERGERET, J., 1976, *La personnalité normale et pathologique*, Paris, Dunod, 3^e édition 2003.
- BERGERET, J., 1997, *Interview par Claude Smadja et Gérard Szewc*. Revue française de Psychosomatique 1997, 11:183.
- BOLLAS, C., 1992, *Being a character. Psychoanalysis and self experience*, Routledge, Hove, 1993, p. 21.
- BOLLAS, C., 1996, *Les forces de la destinée*, Calmann-Lévy, 1996.
- BOLLAS, C., 2009, *Free associations*, in *The evocative object word*, Routledge, Hove, 2009, p. 12.
- BOLLAS, C., 2011, *Character and interformality*, in *The Christopher Bollas reader*, Routledge, Hove, 2011, p. 239.
- BONAPARTE, M., 1931, *L'évolution de la sexualité et les états intersexuels*, Gallimard, 1931. M. Bonaparte fait dans cet ouvrage le lien entre intersexualité biologique et bisexualité psychique, évoque la notion d'inconscient organique de Gustave Le Bon.
- BOULANGER, J., 2015, *La mémoire de Freud à Kandel*, in *Information psychiatrique*, 2015/2, Vol. 91. p. 145-162.
- BOURNEVILLE, D.M., CHARCOT, J.M., 1872, *Leçons sur les maladies du système nerveux faites à la Salpêtrière*, Delahaye, Paris, 1872.
- CHANGEUX, J.P., 1983, *L'homme neuronal*, Pluriel, Paris, 1983.
- CHARBONNEAU, M.A., 1997, *Science et métaphore, Enquête philosophique sur la pensée du premier Lacan*, Les Presses de l'Université Laval.
- DAMASIO, A., 1999, *Le sentiment même de soi*, Odile Jacob, 2002.
- DAMASIO, A., 2003, *Spinoza avait raison. Joie et tristesse, le cerveau des émotions*, Odile Jacob, 2003.
- DE M'UZAN, M., 2008, *La chimère des inconscients*, PUF, 2008.
- DEBURGE, A., *Somatisation et caractère : valeur protectrice du trait de caractère anal dans la colopathie fonctionnelle ?*, in *Revue Française de Psychosomatique*, PUF, 2004, N°26, p. 97.
- DEJOURS, C., 1986, *Le corps d'abord*. Payot 2007.
- DENIS, P., 1997, *Emprise et satisfaction, Les deux formants de la pulsion*, Paris, PUF, Le Fil rouge, 1997.
- DEUTSCH, H., 1942, *Les personnalités as if. Les « comme si » et autres textes inédits*, Le Seuil, 2007
- EDELMAN, G.M., 1992, *Biologie de la conscience*, Odile Jacob, 2000.
- FAIN, M., *Névrose de caractère et mentalisation*, Revue française de Psychosomatique 1997, N°11, p. 11-17.
- FENICHEL, O., 1953, *Théorie psychanalytique des névroses*, Paris, PUF, 1987.
- FERENCZI, S., 1926, *Prolongement de la technique active en psychanalyse*, in *Psychanalyse III, Œuvres complètes 1919-1926*, Paris, Payot, 1974.
- FREUD, S., 1897, *Lettres à Fliess*, in *Naissance de la psychanalyse*, Trad. Berman, PUF, 1973, p. 156 : « C'est le défaut de traduction que nous appelons, en clinique, le refoulement ».
- FREUD, S., 1908, *Caractère et érotisme anal*, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.
- FREUD, S., 1912, *Totem et tabou*, Payot. 1992. p. 308.
- FREUD, S., 1913, *La disposition à la névrose obsessionnelle. Une contribution au problème du choix de la névrose*, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973 ; OCF VIII ; GW VII.
- FREUD, S., 1923, *Le moi et le ça, Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 240-242 ; OCF XVI, p. 272-273 ; GW XIII, p. 256-258.
- FREUD, S., 1924, *Le problème économique du masochisme*, PUF, 2008.
- FREUD, S., 1932, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984 ; GW XV.
- FREUD, S., 1938, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1967, p. 62-63 ; OCF XX ; GW XVII, p. 118-119.
- FREUD, S., 1939, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1986, p. 168-164 ; OCF XX ; GW XVI, p. 181.
- HOUDE, O. 2002, *Cerveau et psychologie*, PUF, 2002, p. 605.
- HOUDÉ, O., 1995, *Rationalité, développement et inhibition. Un nouveau cadre d'analyse*, PUF, 1995.
- JUNG, C.G., 1920, *Types psychologiques*, Genève, éditions Georg, 1977.
- LACAN, J., 1933, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, 2^e édition Paris, Seuil, 1975.
- LADRIERE, J., 1992, *Les enjeux de la rationalité*, Aubier-Montaigne, 1977.

- M'UZAN de, M., 2004, *Addiction et problématique identitaire : le tonus identitaire de base*. Revue Française de Psychanalyse 2004, 2:591.
- MARTY, P., 1955, *Importance du rôle de la motricité dans la relation d'objet*. Revue Française de Psychanalyse 1955, 1.
- MARTY, P., 1968, *La dépression essentielle*, Revue Française de Psychanalyse, N°3, 1968.
- MARTY, P., 1976, *Les mouvements individuels de vie et de mort*, Payot, Paris, 1976, p. 118-121.
- MARTY, P., 1976, *Mouvements individuels de vie et de mort*, Payot, 1976, note de la p. 92.
- MARTY, P., 1980, *L'ordre psychosomatique*, Payot, 1985.
- McDOUGALL., J., 1982, *Les théâtres du Je*, Gallimard, 1982.
- MILNER, M., 1977, *Le rôle de l'illusion dans la formation du symbole*. Revue de Psychanalyse, 1979, n°5-6, p 844-874 1977.
- MILNER, M., 1977, *Le rôle de l'illusion dans la formation du symbole*. Revue de Psychanalyse, 1979, n°5-6, p 844-874 1977.
- MONOD, J., 1970, *Le hasard et la nécessité*, Seuil, 1970.
- MORANGE, M., 2016, *Une histoire de la biologie*, Paris, Seuil, 2016.
- MORIN, E., 1973, *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Seuil, 1973, p. 123
- NEYRAUT, M., 1969, *Étude sur les névroses de caractère*, RFP 1970, vol. XXXIV, réédité dans RFP 2004/4, p. 960-977.
- NIETZSCHE, F., 1883, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Aubier, 1962, p. 93.
- ORWELL, G., 1945, *La Ferme des animaux*, trad. Jean Quéval, Gallimard, 1984 (ISBN 2-07-037516-1), p. 144
- PERRET, P., 2013, *Contrôle inhibiteur et développement cognitif : perspectives actuelles*, Revue de neuropsychologie, 2013 (3), 345-373.
- PRADEU, T., D. CAROSELLA, E., 2010, *L'identité, la part de l'autre*. Odile Jacob 2010.
- REICH, W., 1933, *L'analyse caractérielle*, Paris, Payot, 2006.
- ROUSSILLON, R., 2008, *Le transitionnel, le sexuel et la réflexivité*, Dunod, 2008.
- ROUSSILLON, R., 2012, *Manuel de pratique clinique*, Elsevier Masson, 2012.
- SAUGUET, H., 1965, *Caractère et névrose*, RFP, 1966, N° 3, p. 298.
- VIGARELLO, G., 2014, *Le sentiment de soi. Histoire de la perception du corps*, Seuil, 2014.
- VILLA, F., 2014, *La participation du refoulement organique à la formation du caractère*, RFP 2014/4, p. 978-989.
- VILLA, F., 2015, *La notion de caractère chez Freud*, PUF, 2015.
- VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique et compléments*, 1765, Paris, Cédérom Redon.
- WINNICOTT, D., 1965, *Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux self*, in *Processus de maturation chez l'enfant*, Payot, 1988, p. 121
- WINNICOTT, D.W., 1958, *La capacité d'être seul*, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969 (trad. Kalkanovitch), p. 205-213.